

Document 1 : (lettre d'amour)

A Julien Sarrazin
28-3

Dix jours.

Plus faim ni soif depuis dix jours avec la seule envie de toi, à crier. Cette chose qui peut rendre tiède et fraîche, qui peut brûler et faire mal.

Ce soir, j'ai aimé en ton nom tous les hommes. Cette peur à l'approche du mâle, ce refus jamais vaincu, l'étrange et l'inconnu, tout cela s'est fondu en joie. Cette joie désespérée que tu as su me donner pour toujours.

J'ai rêvé. J'avais calé ta porte avec mon corps, pour te crier je t'aime parmi tes potes, cependant que tu étais retourné à d'autres décors. Ah ! N'importe, puisque me sont laissées les nuits douces où nous nous reconnaissons, cette nuit après l'autre qui me retrouve chaque réveil un peu plus lasse de me réveiller.

Quelle indifférence, leur plaisir. En vain chercherais-je, parmi les leurs, tes mots et ta voix et ta peau. Ami, qui m'as fait mal et bonheur chaque fois un peu plus, je ne pleure pas. Même pas. Peut-être demain nous serons-nous rendus, peut-être jamais, peut-être la route, nous deux, n'importe ? Il n'a pas de terre pour notre voyage.

Oh, cher si pareil, comme moi mal cicatrisé de la vie... Vois-tu j'aurais dû faire gaffe davantage, quand tu me faisais l'amour : serrer un peu moins fort. On ne sait jamais assez regarder. On saisit, trop fort, oui. La mort même ne ferait pas ouvrir les doigts.

Document 2 : (lettre d'amour)

A Julien Sarrazin

19 avril. Oh, non, nous ne sommes pas romantiques. Nous ne sommes pas davantage traditionalistes.... Pourtant, il y a ce matin, disons coïncidence ?

Je suis au pieu, et derrière moi quelques godets de raide et paquets de brunes. Si tu voyais mon grand comme le soleil de Paris a mis du doré partout, déjà. Si tu entendais quelle jolie harmonie font des disques du hasard. Tu sais bien m'échapper, quand tu dors et que je regarde toi qui regarde vers d'autres matins. Les matins du rêve où l'on avance seul parmi l'eau et les brouillards... Alors, quelle différence peuvent faire quelques kilomètres, dis-le, prisonnier de moi, de mes mains qui t'ont appris par cœur, pour toujours ? J'aime tellement tout de toi, tu es tellement tout, mon frère, mon enfant, mon ennemi dans le plaisir et là aussi, comme dans la peine, mon ami.

Si bien, si mal aimé que les mots m'ont toujours joué cache-cache pour te le dire.

Comme c'est bizarre cette absence de mal, ce calme bonheur avec lequel je pense à nous. Si je chialais ce matin ce serait de joie je crois, de toute la joie qui pèse lourd sur notre passé et notre devenir, et qui emporte toute balance, tout problème, toute sueur. (...)

Document 3 : (lettre à sa psychiatre et grande amie)

Au docteur Gogois-Myquel
Versailles, le 26 avril 1961

Bien chère madame,

Nouveau changement d'adresse. Cette fois, nous avons chacun la nôtre... en effet, l'on n'accepte plus les femmes à Pontoise. Remarquez qu'après avoir si longtemps roulé en Versailles, il est logique qu'à présent j'y réside... résidence surveillée, bien sûr. Décidément, 61 nous est néfaste, encore un accident, à la différence près que nous ne sommes pour rien, ou presque, dans celui-ci. Nous sommes arrêtés depuis vendredi matin, et incarcérés depuis samedi tantôt, après un stage dans divers commissariats et une nuit à Deuil sur le banc. Cela au moins est salutaire pour les vertèbres. Croyant revenir le soir Rainvilliers, j'y ai laissé à peu près tout, y compris mon matériel d'écrivain.

J'espère que les neveux ne s'en serviront pas pour étayer le bois d'allumage... enfin, chère Madame, tout ceci différera un peu la mise au net et la parution de mon bouquin. C'est à mon sens, le plus regrettable dans l'affaire. La prison n'est rien. C'est probablement notre destinée. (...) Madame, je vous en prie, ne me retirez pas votre amitié, ne soyez pas, vous aussi, prisonnière du monde d'apparences qui une fois encore m'emprisonne- moi, je vous écrirai et vous aimerai toujours. (...)

Document 4 : (sa dernière lettre à Julien, quelques heures avant sa mort)

A Julien Sarrazin
Hopital Cochin
25 janvier 1967 ¹

25-1.- Zi- Lou-Lien mon père et ma mère mon amour ma vie toute, il est 6 heures et après une nuit en grande partie blanche je suis là, à chialer comme je n'ai peut-être plus fait depuis la plage de Calais, c'est rien, t'en fais pas, c'est peut-être l'alcool absorbé hier- par voie externe- à pleines compresses, ces voitures stridentes menant ici jusqu'à ma cretonne l'idée de de mort et de gâchis, peut-être simplement, comme au seuil des grands instants, l'instant d'immanence de la vérité, je sais pas, j'avais des mots tout à l'heure en foule dans le cœur, pressés comme les larmes qui merde me dégoulinent sur la liquette locale, une vraie combinaison de nonnette - et puis ne m'en reviennent que ces trois JE T'AIME, Julien, Julien, sois là, ne me quitte pas, jamais, j'ai besoin de toi pour revivre, je voudrais seulement que ces quelques heures où je m'absente un peu de toi nous soudent à jamais, tous deux bien serrés comme dans les nuits récentes, et même si devaient revenir les nuits à moitié morts, à moitié tronqués de Nous, soudent le cercle de l'osselet, nous y rivant toi et moi pour l'éternité des éternités.

Pardon Zi, pour tout ce qui dans cette décennie m'a empêchée d'être la Sarrazine, pour mes maussaderies, mes maux, mes ivresses, mes caprices, mes distractions, mes rognés, je ne sais pas encore aimer aussi bien que toi, tu es moi et je m'aime ; mais j'oublie, parfois, que je suis toi et le « tu » appelle les mots injustes, cruels, les évidences où, si tu n'as pas raison, tu n'y es pour rien ; je sais Zi, ton amour si pur et si immense que le mien s'étrangle parfois de honte. Je reviendrai tout à l'heure, certainement - comme disait le gars hier , c'est de la géométrie, c'est aussi de la mathématique générale, je reviendrai- Mais, flirter avec la mort étant quand même de plus en plus risqué pour moi, je veux te dire que ce ne pourra jamais être qu'un flirt, une passade plus ou moins longue et sommeillante et que je t'attends, comme tu m'attends, de l'autre côté de Chronomètre.

Anick.

¹ Quelques heures avant l'opération